

Parlez-moi d'amour

Soufre — que je — t’embrasse — brasse – brase — t’embrase — braise — soufre que je t’embrase — braise — souffle — brise — souffle que je t’embrise...

Ainsi va le travail de Dominique Castell, de soufre en braise, de braise en brise, de brise en souffle jusqu’à l’embrasement.

L’air, le feu, le désir, la passion, toute une généalogie du sentiment amoureux est à l’œuvre, de l’ardeur à la syncope. Le souffle en suspens ne s’interrompt que l’instant nécessaire à sa reprise. Rouge et Noir sont les couleurs en usage. À la vie à la mort, à la mort à la vie, inextinguible sarabande qui mène aux confins de l’extase.

Depuis 2007, ce qui se laissait voir de la superposition des images dans les photographies sourdes et intenses de *midi plein à Lava*, ou de l’étincelante dissolution des blancs dans la lumière du *point du jour* sur la Sainte-Victoire est soumis dans les dessins à un protocole de déplacement. La même technique de superposition est utilisée mais la différence s’opère dans la mise en présence et l’engagement du corps dans le processus d’exécution. Le dessin de la montagne au feutre rouge sur les feuilles plastiques transparentes, superposées, se joue de l’écart et de la similitude, il réplique, duplique et laisse s’évader le trait. De la concentration à la dispersion se met en place une mécanique ondulatoire de flux et de reflux. Dominique Castell, dans son travail de dessin, prend conscience et possession de l’espace dans son intégralité, les feuilles transparentes de rhodhoïd sur lesquelles la main infatigable trace les lignes de la ferveur, de l’exaltation, se superposent, se jouxtent, s’entremêlent pour recevoir des plis, des strates, des échancrures. Toute une géographie du paysage méditerranéen se profile, exprime dans l’épaisseur et la transparence des feuilles l’intensité lumineuse et l’enchevêtrement végétal. Ce qui surprend dans l’observation de ces assemblages de centaines de dessins qui recouvrent la totalité du mur, c’est une forme de revendication du geste archaïque qui nous vient de la préhistoire, le geste hésitant de la main qui s’imprime sur la paroi de la caverne, ou qui trace le dessin au bâton de charbon. Cette main qui hésite et palpite pour implorer la protection ou exorciser la peur. Cette main qui prend aussi

l'outil, fabrique la couleur pour dire ce qui précède l'incandescence et ce qu'il advient d'elle lorsqu'elle est à son paroxysme au surgissement de la lumière, lorsqu'à l'aurore émergent les formes et flamboie le relief.

Depuis ce jour du *point du jour*, Dominique Castell explore les territoires, dresse des cartographies amoureuses dans le secret des terres arides et buissonnantes. Le rouge de l'allumette a remplacé la pointe du feutre dans le tracé du dessin. La matière utilisée est celle même de la fusion, du frottement du corps sur la surface d'embrassement. Le rouge s'est rapproché d'un rose d'émoi, de confusion, comme celui qui monte aux joues de l'amoureuse surprise en ses tourments. La pratique s'est épurée, sur le papier Arches en feuilles ou qu'elle déroule tel un tapis, elle fait remonter à la surface les jeux graphiques des profondeurs. Elle s'emploie pendant des heures et des heures dans une sorte d'ascèse, un peu à la manière du copiste ou de l'enlumineur, à dessiner à même le sol ou sur le plat d'une large table des broussailles, des rameaux pourpres, des vrilles de ronces et d'épines, des volées d'entrelacs et de rinceaux. La base est toujours dense, touffue, mystérieuse, elle exhale une sorte de torpeur solaire. Entre humus et tiges folles se cache un petit monde facétieux dont l'heure n'est pas encore venue de se montrer. Le corps absent est toujours là, dans le geste qui trace, il se concentre dans les buissons — affût, veille, éveil — amorce un mouvement puis soudain bondit — élévation, extension, explosion. Le bâtonnet de soufre s'emballe, s'embrase. La garrigue, ou plutôt ce maquis corse sillonné tant de fois dans sa « touffeur » estivale, bruisse, bruite, crépite. L'odeur âcre des immortelles, l'essence des myrtes, des boules de genévriers, enivrent et entêtent. En tête, justement, ce chant d'extase d'Hildegarde de Bingen, cette confusion des sens, cette hallucinante ferveur qui produit le jaillissement. Mélopée — syncope. Recroquevillé dans le buisson, l'élan se retire mais le souffle revient, il bondit, virevolte, tourbillonne dans les méandres et les circonvolutions des flammes.

Dans le même temps, certains dessins sont exécutés à partir du corps brûlé de l'allumette, cendres de feu, bois du charbon lentement préparé dans l'obscurité des sous-bois. Dominique Castell accomplit une sorte de rituel, elle utilise le principe de combustion dans tous ses états, de la cause à l'effet, sans jamais tomber dans le tragique, elle exprime le feu qui monte à la tête, par l'objet même de son embrassement.

À partir des grands déroulés, elle expérimente l'image animée dans de petites séquences vidéo,

brèves, étincelantes, fugitives. Dans *donner de la tête*, les têtes d'allumettes ne savent plus où donner de la tête, le jeu des petites billes rouges désorientées, affolées qui roulent et se bousculent reproduit dans son abstraction la brûlante expression du sentiment amoureux.

Le film *les martinets* surprend le vol des oiseaux, capte leurs danses et ritournelles dans le bleu du matin. La joie de vivre est à l'œuvre dans les piqués, les arabesques qui se croisent en pointillés imaginaires.

Quelque chose de nouveau se joue dans la réalisation de ces séquences comme une nouvelle manière d'appréhender la temporalité. Le dessin animé, à l'inverse des grands dessins assemblés, se produit non par la superposition mais par effet de glissement des feuilles de dessin, le bloc s'ouvre au défilement comme s'ouvre l'éventail, l'air pénètre l'espace et circule.

Le paradoxe de l'image animée réside bien là dans la concentration et la dilatation d'un temps de réalisation inversement proportionnel au temps de diffusion. Il a fallu un nombre incalculable de dessins exécutés dans la plus stricte observance du rendu final pour obtenir la fluidité, le rythme et l'intensité du moment. Fragmenter, associer, ajouter, retirer, effacer les traces, plonger dans l'inframince du trait, faire advenir un flux dans la lenteur de sa fabrication et le restituer dans son juste tempo. C'est une philosophie de l'instant qui flirte avec l'éternité. Des heures ont été nécessaires pour quelques secondes de mouvement. À l'instar des grands dessins rouges et même plus encore, l'artiste s'est retirée du monde. Dans la solitude de l'atelier, immergée au cœur de l'ouvrage, elle a fait cette expérience de l'exécution, précise, répétitive, étonnamment propice au dessaisissement. Autant de temps pour une si courte durée contredit la frénésie chronophage de la société actuelle.

Aujourd'hui Dominique Castell pense l'espace, elle réalise des installations dans un souci d'interaction et d'adaptation de l'œuvre au lieu. Elle associe et harmonise les différentes pratiques du dessin et du film d'animation dans des compositions qui habitent et questionnent. À Saint-Raphaël, dans l'église, les grands dessins rouges sur rouleaux retombaient en plis et cascades du chœur à la nef. Un dispositif permettait de projeter le vol des martinets sur le paysage de broussailles et de buissons emmêlés. Le paysage avec figures absentes se métamorphosait sous l'effet de la projection avec l'apparition dans l'espace du vol des martinets. Au Château d'Avignon, elle va plus loin, plus précisément, avec acuité. Dans la chambre de Madame, l'animation, si elle revendique son autonomie, n'en dépend pas moins du dessin qui

l'accueille. Elle invite dans l'espace clos de l'intimité, dans un décor rose et végétal, à suivre la partition d'une parade amoureuse.

El jardín del amor est le titre d'une chanson d'Ada Falcón. Sur une mélodie de tango argentin, dans l'espace protégé du jardin, une histoire se déroule. L'image projetée apparaît sur un déroulé de papier, écran de projection qui recouvre le lit à partir de sa tête, sous le baldaquin, là où se chuchotent les fantasmes dans le creux du désir. Le dessin d'un buisson rouge « Carmen » occupe une grande partie de l'espace du lit. Surprenante incongruité. S'agit-il d'un décor ? Que va-t-il se passer ? Quelles intrigues se trament dans le secret de l'alcôve ? Le film commence. D'abord le blanc et le silence ! Puis le son monte, bourdonnements incessants d'insectes, stridulation des cigales, aboiements des chiens. La meute surgit sombre et menaçante dans un soulèvement de poussière — bruits métalliques de chars, invasion noire, obscurité. Pause — blanc — silence — pépiements d'oiseaux — apparition. Un lièvre, étonné, inquiet, un peu gauche, s'aventure timidement au-dehors du buisson. Il guette — musique — un air de tango s'infiltré... Il écoute, se dresse, et se met à danser seul puis à deux, car un autre, ou le même peut-être, le rejoint. Ils s'enlacent... et avancent — pas cadencés du tango, basculement dans l'arrêt — syncope, glissade, reprise, arrêt. Ils font leurs pas, dansent, s'évadent. Entraînés par le charme dans la magie du chant, ils s'affranchissent de la crainte, s'empourprent dans la brillance de l'instant puis s'évanouissent et se fondent dans la vague déferlante de la passion.

La figure manquante des paysages de braises et de soufre, cachée dans les broussailles pyrogènes des jours d'été, refait ici son apparition, elle pointait déjà son nez dans les dessins du *point du jour*, mais comment exister dans une telle profusion sans risque de brûler ? Le déplacement du procédé, la mise en mouvement par l'animation fait surgir la figure, lui donne sa liberté, la rend présente au monde. La relation qui se joue entre les figures animées, le paysage en fusion et l'ardeur mesurée du tango ouvre la voie à une zone de repli réenchantée par l'amour.

Donner corps au désir, le transfigurer dans une lumineuse épiphanie, c'est aussi prendre la vie à bras le cœur. Dans ce monde vacillant, inquiet de son devenir, retrouver les mythes et les gestes fondateurs de l'art est une manière de faire résistance. Convoquer presque tous les termes du répertoire amoureux, de la brise à la braise, de l'embrase à l'embrasse, du souffle au soufre... N'est-ce pas là un chant glorieux, l'ultime procédé qui repousse et chasse le brouillard du

monde ? Continuer à faire ses pas coûte que coûte pour ouvrir l'espace, danser et danser encore,
« en profondeur et en éclat ».

Bernadette Clot-Goudard